



Le dernier **Tarantino**, un grand Spartacus noir
Page E 5



Cette Église qui s'efface, la chronique de **Louis Cornellier** Page E 8

Culture & Livres

CAHIER E • LE DEVOIR • LES SAMEDI 22 ET DIMANCHE 23 DÉCEMBRE 2012

L'artiste, le maître artisan et la mémoire du savoir-faire

Depuis deux ou trois ans, le pittoresque village d'Inverness est le détour obligé, mais combien apprécié, d'une nouvelle génération de sculpteurs dont les œuvres d'art public, entre autres, s'incarnent par les métaux. Ils y vont pour l'Atelier du bronze, une petite entreprise familiale spécialisée dans la fonderie d'art, une des deux seules au Québec. Rare de son espèce, l'Atelier l'est, au dire des principaux intéressés, autant pour son expertise que pour sa générosité. Incursion dans le havre de ces travailleurs de l'ombre, des artisans du bronze et de l'aluminium.

MARIE-ÈVE CHARRON
À Inverness

L'artiste Marc Dulude ne s'est pas fait prier pour nous parler de l'Atelier du bronze et de la famille Gagnon, ses artisans. Alors que nous franchissons les derniers kilomètres de route vallonnaise en direction d'Inverness, il y va d'une autre expression élogieuse: «C'est du monde tellement vrai.» Cette qualité, en laquelle notre époque ne semble plus croire, est au cœur d'une relation d'abord professionnelle motivée par la réalisation d'œuvres d'art.

En l'espace d'un an, l'Atelier est devenu pour Marc Dulude un partenaire majeur de ses projets, des œuvres d'art public rattachées à la Politique d'intégration des arts à l'architecture, dite «politique du 1%». Ce sont quatre concours, avec des jurys différents, que l'artiste a remportés, lui qui, il y a à peine quelques mois encore, se concentrait exclusivement sur sa production personnelle. Par leur envergure, ces projets s'avèrent tout un saut dont la particularité est de transformer le travail individuel en collectif, faisant de l'artiste, suggère Marc Dulude, «un chargé de projet».

Un grand jour s'annonce donc pour l'artiste, qui se rend à Inverness pour l'assemblage d'une de ses œuvres. Destinée à l'école de la Mosaïque à Montréal, la sculpture représente un bouleau dont chaque tronçon de bronze coulé doit être soudé pour s'élever jusqu'à plusieurs mètres dans les airs. Seule la configuration improbable de l'une de ses branches troublera le réalisme de l'arbre.

Famille... élargie

C'est vendredi et l'atelier, qui devait être plus tranquille,

est néanmoins fort animé. Denis, le père, et un des fils, Jean-François, nous accueillent. Les paroles échangées se font dans le bruit des machines, le vrombissement de moteurs des outils de soudure et de ponçage frottant les matières dures et brillantes. Plus loin, l'autre fils, Pierre-André, refaçonne des textures tandis que Marilène, la fille, se concentre sur une sculpture dans la section consacrée aux patines.

«Les enfants ont choisi la fonderie. Ils ont baigné dedans toute leur enfance», raconte le père qui, en 1989, a délaissé la production porcine qui l'avait attiré dans la région du Centre-du-Québec pour mettre sur pied l'Atelier du bronze. Depuis, l'entreprise compte 15 autres employés, formant une famille élargie pour qui le savoir-faire se passe de main en main. «J'ai appris de mon père», explique Pierre-André pendant une pause. Je transmets à mon tour. Je suis constamment en formation avec les employés, à montrer des méthodes de travail.»

D'ailleurs, ça s'affaire autour sur des établis encombrés; le travail ne manque pas. À côté des bruyantes opérations de finissage, une douceur enveloppante émane de la section où la cire est coulée dans les moules, préparés ailleurs. Rien à voir avec la dureté olfactive, disons chimique, qui se dégage de la pièce suivante réservée au trempage de céramique. Au fil de la visite, différentes sculptures, coulées ou à l'état de moule, s'offrent à la vue, dont quelques œuvres de Jordi Bonet, mort en 1979, dont seul l'Atelier a maintenant la charge de s'occuper.

Nouveaux besoins

Des artistes importants sont déjà passés par là: Pierre Granche, Gilles Mihalcean,

VOIR PAGE E 6: ARTISANS



David Altmejd, *L'œil*, 2010-2011. Bronze.



Cooke-Sasseville, *Le métamane*, 2010.



MBAM - D.FARLEY

PAUL LITHERLAND



YAN DOUBLET LE DEVOIR

Catherine Bolduc, *L'autre côté de la Voie lactée*, 2011-2012. Bronze, acier inoxydable, aluminium peint.

L'artiste Marc Dulude (à droite) au travail avec le père et les fils Gagnon.

• PISSARRO • LAUTREC • RENOIR • DEGAS • MONET • GAUGUIN •

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL
Une présentation de Banque Scotia
renoiramonet.com

THE CLARK
metro astral M Jean-Coutu stm RICHTER

IL ÉTAIT UNE FOIS L'IMPRESSIONNISME
Chefs-d'œuvre de la peinture française du Clark

Profitez du congé des Fêtes pour visiter en famille l'exposition qui a déjà séduit plus de 100 000 personnes!

BILLETS À 1/2 PRIX* les mercredis de 17 h à 21 h et les jeudis et vendredis de 17 h à 19 h
*Applicable à l'achat d'un billet au prix courant de 20 \$

GRATUIT pour les enfants de 12 ans et moins
Accompagnés d'un adulte. Non applicable aux groupes.

Cette exposition est organisée par le Sterling and Francine Clark Art Institute, Williamstown, Massachusetts. La présentation canadienne est produite en collaboration avec le Musée des beaux-arts de Montréal.
Edgar Degas, *Danseuses au foyer* (détail), vers 1880. ©Sterling and Francine Clark Art Institute, Williamstown, Massachusetts, USA.

CULTURE

Bond, drôle d'oiseau



ODILE TREMBLAY
à Toronto

Il y a quelques années, j'avais acheté en Guadeloupe le livre *Oiseaux des Antilles*, histoire d'identifier en particulier diverses espèces de colibris, délicats visiteurs des corolles locales. Ce guide était signé James Bond. Tiens donc! Homonymie avec l'agent 007? Ou imitateur juché sur la renommée du célèbre espion pour mieux convertir le public aux joies de l'ornithologie?

On se trompe parfois. L'autre jour, à Toronto, de passage au Bell Lightbox pour voir l'exposition *Designing 007: Fifty Years of Bond Style*, en cours jusqu'au 20 janvier — l'agent secret britannique tombeur de ces dames célèbre, comme on le sait, ses 50 ans d'existence à l'écran —, réponse fut apportée à mes questions. Inauguré à Londres, ce parcours s'offre depuis fin octobre une première escale à Toronto. «*Direction suivante: Shanghai*», m'explique la directrice des expositions du lieu, Laurel Macmillan.

La première salle est consacrée à Ian Fleming, créateur du mythe, en romans et en nouvelles. Cet ex-agent de la British Naval Intelligence Division, puis globe-trotter dirigeant les informations étrangères chez Kemsley Newspaper, plonge dans ses expériences pour enfanter en 1952 les premières aventures de 007, dûment baptisé James Bond. «*Je ne voulais pas un nom trop romantique*, expliquait-il en entrevue vidéo, *mais plat*». Ayant lu le livre *A Field Guide to the Birds of West Indies* de l'Américain James Bond, il s'était emparé du nom de l'ornithologue sans daigner le consulter. Et voilà!

Comme quoi l'usurpateur n'est pas toujours celui auquel on pense. En retour d'ascenseur, dans les films *Octopussy* en 1983 et *Die Another Day* en 2002, l'agent James Bond lit *A Field Guide to the Birds of West Indies*. Le vrai porteur du nom a d'ailleurs fini par rencontrer Fleming à son domaine jamaïcain de Goldeneye, en 1964, quelques mois avant la mort de ce dernier. Heureux fut l'oiseau qui capta leurs confidences.

Pour la petite histoire, précisons que Ian Fleming écrivait chaque roman de James Bond en huit semaines. Excellente moyenne au bâton pour de pareils best-sellers, dont la renommée s'accrut au grand écran, bien entendu. Vingt-trois films, donc, bons, pas bons, de *Docteur No* en 1962 au récent et spectaculaire *Skyfall*, la moitié tirée des écrits de Fleming, l'autre moitié reprenant son style. Car l'homme est mort à 56 ans, 14 ans après la naissance littéraire de James Bond, et il faut bien alimenter la machine à histoires et à gros sous.

L'expo, donc: «*La plus ambitieuse sur James Bond jamais conçue*, m'explique Laurel Macmillan, *avec des objets appartenant à Eon Productions, la société britannique derrière tous les films de la série*.»

Clou de l'affaire: les magnifiques dessins et maquettes de sir Ken Adam, Juif allemand né en 1921 d'un officier de cavalerie prussien réfugié avec sa famille en Angleterre dès l'accession au pouvoir de Hitler. Adam, désormais nonagénaire, un des meilleurs directeurs artistiques du cinéma, participa à sept James Bond (*Dr. No*, *Goldfinger*, *The Spy Who Loved Me*, etc.). Collaborateur d'élection aussi des films de Kubrick, il fut oscarisé pour son travail dans *Barry Lyndon*. Et quel coup de crayon!

Ian Fleming écrivait chaque roman de James Bond en huit semaines. Excellente moyenne au bâton pour de pareils best-sellers.

Le style Bond

J'en aurais pris davantage, de cette expo, croyant son parcours plus vaste (400 artefacts, tout de même). Hélas! aucun des six interprètes de l'as des espions britanniques ne témoigne en capsule vidéo. Faut dire que certains acteurs s'étaient lassés d'un rôle dont ils se sentaient prisonniers. Sean Connery et Pierce Brosnan s'en plaignaient bien haut, avant de lâcher le filon. Mais on trouve des éléments très chouettes, pour la joie des aficionados. Car il existe bel et bien un style Bond, qui fit florès après que le premier réalisateur du lot, Terence Young, eut offert au personnage son tailleur personnel. La garde-robe du héros et des James Bond Girls se déploie ici (même le bikini d'Ursula Andress dans *Dr. No*). Une salle recrée un casino, antre de l'élégance, du crime et du vice, où les belles dames douces ou redoutables ensorcellent le héros en smoking autour du tapis vert.



SONIA RECCHIA GETTY-TIFF

La Golden Girl jouée par Shirley Eaton dans *Goldfinger* a sa réplique grandeur nature peinte en or et déjà trépassée, dans l'exposition *Designing 007: Fifty Years of Bond Style* présentée au Bell Lightbox.

L'expo, bien sûr, y va d'extraits de films liés à chaque thème et d'armes et de gadgets toujours avant-gardistes. Car qui, avant James Bond, utilisa un téléphone cellulaire dans son auto? Personne. La Golden Girl jouée par Shirley Eaton dans *Goldfinger* (un des sommets bondiens) a sa réplique grandeur nature, peinte en or et déjà trépassée.

Mon favori: ce local dédié à Ian Fleming, avec la vieille machine à écrire Royal qui servit à pondre mille péripéties, et les couvertures originales des romans adaptés. Trônent aussi des photos de Fleming et de son épouse Anne Geraldine Mary Charteris, femme élégante et érudite. Celle-ci, après avoir épousé un baron et un vicomte, convola en justes noces avec Fleming, qu'elle fréquentait depuis des lustres. Tous ces gens-là eurent des vies aussi trépidantes que James Bond, en définitive.

À travers eux, l'agent secret donna à ses lecteurs la piqure des destinations exotiques, d'où le parcours muséal du Japon de *We Only Live Twice*, du Saint-Petersbourg de *Goldeneye*, du

Vietnam de *Tomorrow Never Dies*. Dans l'antre des vilains, Javier Bardem, inoubliable crapule efféminée de *Skyfall*, manque à l'appel, mais pas mon second méchant préféré: Richard Kiel, en immonde Jaws aux dents d'acier de *The Spy Who Loved Me* et de *Moonraker*. Une de ses dents métalliques scintille dans sa boîte.

L'expo donne envie de revoir les vieux James Bond, mais le Bell Lightbox, qui les projette tous, faisait relâche de 007 à l'écran ce jour-là. Manque de pot! J'ai dit «*Merci*». C'est le TIFF Bell Lightbox qui m'avait invitée. Puis j'ai dégoté un DVD de *Goldfinger* pour assouvir ma soif, au retour à Montréal. Noël approchait. Encore plus aujourd'hui. Alors, entre trois coupes et deux indigestions, je conseille aux retardataires de filer au cinéma voir *Skyfall*, le meilleur et dernier des Bond. En leur souhaitant avec ça de joyeuses Fêtes, aux frénetiques aventures.

Cette chronique fait relâche durant une semaine. A bientôt!

otremblay@ledevoir.com

MÉDIAS

Former, informer, in-former

Premiers bilans savants de la couverture du printemps mouvementé

STÉPHANE BAILLARGEON

C'est parti. Les premières productions universitaires sur l'agitation sociale du printemps commencent à germer. L'Université Laval proposera cet hiver un cours de sociologie intitulé «*Question de sociologie II: le printemps québécois*». Le titulaire Olivier Clain a expliqué qu'il souhaitait étudier le mouvement, mais aussi «*la manière dont s'est construit le discours*» autour de cette crise. Plusieurs de ses collègues sociologues viendront l'épauler, par exemple pour décorer les statistiques sur l'accès à l'éducation des classes moyennes.

Un groupe de savants en com-

munication de l'Université de Québec à Montréal propose déjà ses propres analyses dans un numéro spécial (vol. 15, numéro 2) de la revue *COMPOSITE* disponible gratuitement en ligne (composite.org). Les chercheurs ont plus l'habitude, la qualité et le défaut de travailler sur un temps lent en assumant «*l'effort, la patience du concept*», selon la jolie formule hégélienne. L'introduction au numéro parle plutôt de «*chercheur.es*» et aussi de «*professeur.es*» et d'«*étudiant.es*», dans une pure novlangue uqamiennne, pour inclure dans la même faute le masculin et le féminin.

Alors, que disent ces chercheurs-là de ce printemps-là? Alexandre Provencher réfléchit

sur les relations publiques. Une assez longue digression théorique aboutit à deux ou trois pages qui développent l'idée somme toute banale que «*le PLQ a laissé la situation s'envenimer et lui a permis de se judiciairiser*» et qu'il «*aurait pu intervenir bien avant*» et que le gouvernement aurait eu «*avantage à faciliter une conversation dans le but de rechercher un consensus avec les étudiants, les recteurs, la population, etc.*».

L'article le plus éclairant du lot est signé par la professeure Chantal Francœur, qui vient de publier un livre sur la convergence... heu pardon, sur l'intégration des plateformes d'information à Radio-Canada (voir l'encadré). Dans *COMPOSITE* (quel nom moche, en passant...), elle invite à réfléchir sur les effets du formatage de l'information pendant le conflit. Mieux, elle montre comment les étudiants ont eu à «*livrer bataille contre les multiples moules journalistiques qui les emprisonnent*».

Quésaco? Les «*moules*» en question définissent les règles à suivre pour organiser les informations de manière journalistique. «*Ces règles dictent ce qui se fait et ne se fait pas en journalisme*», résume M^{me} Francœur.

Premier cas d'espèce: la



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Un groupe de savants s'est penché sur la couverture du printemps étudiant dans une édition spéciale de la revue *COMPOSITE*.

nouvelle, le fait brut, ce qui mérite d'être rapporté. Par exemple une manifestation réclamant une société plus juste. «*Il n'y a pas de fait nouveau, d'événement ou de situation méconnue ou qui évolue dans le fait de réclamer un débat de société*», note M^{me} Francœur. Réclamer ce débat en manifestant attirera l'attention des journalistes sur la manifestation, qui, elle, est un fait nouveau. La manifestation correspond à la définition journalistique de ce qu'est une nouvelle, mais pas le débat de société. Les formats journalistiques définissant ce qu'est une nouvelle ont pour effet d'attirer l'attention sur les coups d'éclat et moins sur le fond de la quête du mouvement étudiant.»

Deuxième cas: le reportage. Une fois la nouvelle reconnue, le journaliste la formate. Or, bien souvent, là encore, le journalisme ne peut s'empêtrer dans

les «*détails*» (surtout dans les médias électroniques, at-on envie d'ajouter). La routine standardisée étale les longs discours et cible certains porte-parole.

«*Une organisation comme la CLASSE, qui rejette ces titres et ces fonctions, n'entre pas dans ce moule journalistique*, écrit alors la spécialiste. *Expliquer pourquoi la CLASSE n'a pas de leader prend aussi trop de temps ou trop d'espace pour être conforme aux formats journalistiques. Même chose pour décrire le fonctionnement du comité médias de la CLASSE. La CLASSE est donc condamnée à être un mouvement marginal, bizarre, étrange, "déviant", à cause des formats journalistiques.*»

In-former

Les effets du moulage se font sentir partout. Les journalistes et les patrons de presse eux-mêmes sont formatés par

la culture d'entreprise. La concurrence en rajoute en encourageant le clonage des nouvelles et des reportages. Combien de fois, ici comme ailleurs, les chefs ou les reporters se désolent-ils d'avoir «*manqué*» une simple info, pas un scoop, déjà relayée partout de toute manière.

Tout cela n'est pas anodin. Les moules limitent le champ des possibles tout en incorporant les préjugés sociaux ou politiques. Les informations forment et «*in-forment*», explique M^{me} Francœur, en imposant des façons de voir et de contrôler le monde. Les chroniqueurs ont par exemple passé le printemps à triturer le vocabulaire, notamment pour parler de «*démocratie étudiante*» entre guillemets.

«*Cela ne veut pas dire que le mouvement étudiant ne mène à rien*, conclut la professeure. *Cela ne veut pas dire que le débat de société n'a pas lieu. La démonstration ci-haut n'exclut pas que des reportages journalistiques aient informé le public autant qu'ils l'aient in-formé. De plus, certains journalistes et certaines entreprises de presse explorent de nouveaux formats journalistiques, tentent d'ouvrir les formats journalistiques prescrits. C'est d'ailleurs grâce à des reportages journalistiques que nous savons ce qu'est une "gardienne du Senti", un "porte-parole", la "démocratie étudiante". C'est aussi grâce à des reportages journalistiques que nous comprenons pourquoi il y a des guillemets pour chacun de ces mots...*»

Le Devoir

PodA Junior

PINOCCHIO

DIT QU'IL EST LE PÈRE NOËL

MALGRÉ CE MENSONGE, PINOCCHIO T'ATTEND POUR VRAI À SON SPECTACLE

5 ANS +

22 AU 30 DÉCEMBRE

11H, 15H, 19H

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

TEXTE ET MISE EN SCÈNE: HUGO BÉLANGER

Tout à Trac

LE DEVOIR

Cinquième salle

La convergence radiocanadienne

Les autres médias convergent. Radio-Canada intègre. Franchement, au fond, c'est du pareil au même. En tout cas, ça se ressemble.

«*L'intégration est l'adaptation ou l'appropriation radiocanadienne de la convergence*, écrit Chantal Francœur dans son livre sur le sujet, *La transformation du service de l'information de Radio-Canada*, tout juste sorti des Presses de l'Université de Québec. «*Radio-Canada prend ainsi ses distances du mot convergence tout en adoptant sa discipline. Le radiodiffuseur public se transforme pour garder sa pertinence.*»

Cette transformation, M^{me} Francœur l'a suivie à la trace, pas à pas, à l'hiver 2010, quand les cadres, les gestionnaires et les

journalistes des trois plateformes radiocanadiennes (télé, radio et Web) se préparaient aux fusions. Elle-même une ancienne reporter de la maison, elle a fait de cette «*révolution culturelle*» le sujet de sa thèse de doctorat. La direction lui a donné un accès privilégié aux réunions de planification, aux salles de nouvelles et aux documents de Radio-Canada, mais aussi aux acteurs de la transformation, qu'elle a pu interviewer pour tracer ce portrait à chaud et en même temps froidement analysé de la grande mutation. Trois grandes questions organisent son analyse: Pourquoi intégrer les équipes de reporters? Comment réagissent les journalistes? Et comment se transforme le journalisme à la suite de cette intégration? L'examen approfondi étudie notamment les paradoxes de la convergence. Dans un univers multiplateforme, par exemple, le clip formaté passe-partout s'avère encore plus utile (voir le texte ci-dessus). En

même temps, l'intégration permet à l'entreprise médiatique de se détacher de la «*culture de relations publiques*» en confiant le message construit à un seul journaliste pendant que les autres plongent dans les enquêtes ou les analyses. Le texte, très vivant, se lit comme le long reportage d'une envoyée spéciale au pays de l'intégration. Ce livre devrait devenir le bréviaire de tout patron de presse et de ses employés que le présent et l'avenir du journalisme intéressent encore. D'ailleurs, chacun des chapitres s'ouvre sur une présentation synthétique du sujet sous la forme de la transcription d'un reportage radio bel et bien formaté...

LA TRANSFORMATION DU SERVICE DE L'INFORMATION DE RADIO-CANADA

Chantal Francœur
Presses de l'Université du Québec
Montréal, 2012, 178 pages

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Noël savant,
Noël populaire

CHRISTOPHE HUSS

Le temps de Noël est propice à l'écoute de certains répertoires que l'on retrouve d'année en année. Le millésime 2012 étant plutôt chiche à cet égard, l'occasion est trop belle de retrouver quelques incunables...

Privés de présentation du *Messie* de Haendel en concert cette année, les mélomanes risquent de vouloir se rabattre sur de la musique enregistrée. S'agissant de la discographie de cette œuvre, deux nouvelles versions nous sont arrivées: celle de l'ensemble de Cleveland Apollo's Fire (CD Avie) et celle de l'orchestre baroque torontois Tafelmusik, sur sa propre étiquette, à partir d'enregistrements de concerts donnés en décembre 2011. Aucune des deux ne peut prétendre se mesurer aux références: dans le CD Avie, d'un ensemble qui ne compte pas parmi les pointures du métier, le son semble artificiel, alors que l'exécution de Tafelmusik, placée sous la direction du chef de chœur Ivars Taurins, croule sous la routine. La distribution, formée de Karina Gauvin, de Robin Blaze (superbe), de Rufus Müller et de Brett Polegato (étonnamment vulgaire), est à peu près le seul point d'intérêt de cette nouveauté.

Gardiner (Philips) et McCreesh (Archiv), ainsi que diverses versions de Neville Marriner restent les propositions les plus intéressantes pour qui veut acquérir *Le Messie* de Haendel.

Musiques savantes

L'objet le plus tentant, au rayon de la musique de Noël «savante», est indiscutablement un magnifique petit coffret de l'étiquette belge Ricer-car, qui rassemble en trois CD près de quatre heures de musique sur le thème «Un Noël baroque» (ou *A Baroque Christmas*, éditeur francophone oblige). Cette réédition puise dans le riche catalogue Ricer-car, mais aussi dans celui de la maison sœur, Zig Zag Territoires, pour *L'histoire de la naissance du Christ* de Heinrich Schütz par l'excellent ensemble Akademia. La compilation est judicieuse et cultivée: Scheidt, Buxtehude, Praetorius, Schütz dans le premier CD; les Italiens Corelli, Merula, Rigatti et d'autres dans le second et les Français (Dandrieu, Du Caurroy, Daquin) dans le troisième, parachevé par des enregistrements Bach. Tout cela est impeccable.

La seconde parution à retenir, une nouveauté du label anglais Hyperion, est un CD majeur consacré à Benjamin Britten à la veille du centenaire de sa naissance. Le Chœur du Trinity College de Cambridge interprète *A Ceremony of Carols* et la cantate *Saint Nicolas*. Dans cette dernière, les Holst Singers, les garçons du Temple Church Choir et le ténor Allan Clayton apportent une magnifique contribution. L'intérêt de l'approche du chef Stephen Layton, notamment dans *A Ceremony of Carols*, est de ne pas uniquement miser sur les couleurs des voix d'enfants mais de donner à leurs phrasés beaucoup de souplesse et de nuances.

Musiques populaires

On peut classer les parutions plus «populaires» en disques vocaux et disques instrumentaux. Cette dernière catégorie est enrichie d'un fort aimable disque Analekta de la harpiste Valérie Milot et du violoniste Antoine Bareil. Rien de comparable, tout de même, avec le charme, la chaleur et la sincérité du *Petit Noël* d'Alain Lefèvre et du Quatuor Philippe Dunnigan paru chez le même éditeur l'an passé, un vrai pilier de mon lecteur de disques à l'époque des Fêtes.

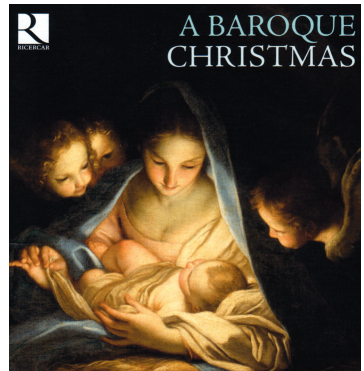
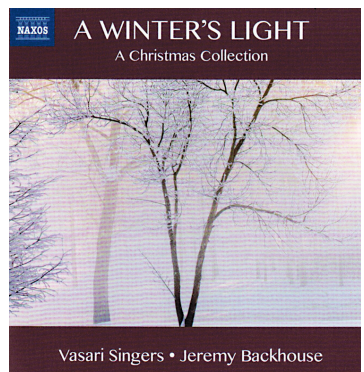
Dans la catégorie des grands spectacles à l'américaine, 2012 apporte deux contributions *a priori* majeures. En CD, le disque des Cincinnati Pops et John Morris Russell (Fanfare) est une

grosse déception. Sa mièvrerie le destine plutôt à la sonorisation de supermarchés, et les oreilles musicales seront écorchées dès la page 2 par un affligeant ténor nommé Rodrick Dixon, qui devrait nous payer pour qu'on accepte de l'écouter.

Dans le genre grandiloquent — ou d'un kitsch québécois flamboyant —, le DVD (et Blu-ray) du Mormon Tabernacle Choir, *Once Upon a Christmas*, est assez imbattable. La tenue musicale (dans le genre, s'entend) est impeccable. L'actrice Jane Seymour et le baryton Nathan Gunn sont les vedettes de ce méga-concert. On profitera de l'occasion pour donner les deux références en CD dans la discipline des *Christmas Pops*. Il s'agit de *To Catch a Christmas Star* avec la chorale Roger Wagner et du *Dallas Christmas Gala* dirigé par Andrew Litton, tous deux publiés sur étiquette Delos.

En matière de musique chorale, le plus beau disque du millésime 2012 est *A Winter's Light* des Vasari Singers, dirigés par Jeremy Backhouse, un programme réalisé avec soin, mais dans une teinte générale qui trahit nettement sa provenance anglaise. Là aussi, pour nos oreilles et traditions, le nectar est paru chez Naxos, en 1998 déjà. Il s'agit d'*En la fête de Noël* de La Petite Bande de Montréal, le disque de Noël québécois pour tous, avec les grands «tubes» de ce répertoire. Ce bijou reste notre référence quasi indéfectible, comme peut l'être dans un tout autre domaine (jazz) le fameux *Charlie Brown Christmas* du Trio Vince Guaraldi.

Le Devoir



Trois nouveautés

A Baroque Christmas. Ricer-car 3 CD RIC 329.

Britten: A Ceremony of Carols, Saint Nicolas, Trinity College Cambridge. Hyperion CDA 67946

A Winter's Light. Vasari Singers Naxos 8.573030

Trois indémodables

En la fête de Noël. La Petite Bande de Montréal. Naxos 8.554435

Dallas Christmas Gala. Delos SACD 3267

Petit Noël. Alain Lefèvre et le Quatuor Philippe Dunnigan. Analekta AN2 9289



MARIE-HÉLÈNE TREMBLAY LE DEVOIR

« Je me suis inspiré [de deux versions] pour créer un Pinocchio moins propre et plus mal élevé, plus brut et plus «bois», qui, au fond, ressemble à celui de Collodi plus qu'à celui de Disney», dit le metteur en scène Hugo Bélanger.

THÉÂTRE JEUNES PUBLICS

Un Pinocchio frondeur,
plus brut et plus «bois»

Hugo Bélanger fait revivre le célèbre fils de Gepetto

MICHEL BÉLAIR

Difficile de rendre l'enthousiasme qui anime Hugo Bélanger à l'autre bout du téléphone. En plein travail de répétition pour ce tout nouveau *Pinocchio* qui prend l'affiche de la 5^e Salle de la PdA ce samedi, le metteur en scène s'est d'un coup sec téléporté, la semaine dernière, dans une haute vallée des Appalaches... Et il s'est mis à raconter ce qu'il voit dans l'histoire de cette marionnette en bois dur qui veut devenir un «vrai» petit garçon.

Voilà même qu'il s'enflamme, le Hugo Bélanger. Comme une bûche dans le poêle à bois...

Interchangeables

Il situe d'abord l'atmosphère générale qui enveloppe, qui encadre, plutôt, la production de sa petite compagnie, le Théâtre Tout à trac (*L'oiseau vert*, *La princesse Turandot*, *Alice au pays des merveilles*, *Les aventures du baron Münchhausen*...). «Le spectacle est un mélange des deux versions les plus connues de *Pinocchio*: celle de Collodi, qui date de la fin du XIX^e siècle, en pleine révolution industrielle, et celle de Walt Disney, que tout le monde connaît. Je me suis inspiré des deux pour créer un *Pinocchio* moins propre et plus mal élevé, plus brut et plus «bois», qui, au fond, ressemble à celui de Collodi plus qu'à celui de Disney. Ce nouveau *Pinocchio* est devenu frondeur et moins «victime». On sent dans son histoire — du moins, je l'espère! — le passage de l'enfance à l'adolescence tout autant qu'à la vraie vie.»

Il explique que l'allégorie de «la bûche de bois qui veut se faire homme» imaginée par Collodi surgit alors que la machine s'installe partout, fin dix-neuvième siècle, déshumanisant les rapports entre les hommes et ce qu'ils perçoivent désormais comme leur principale raison d'être: le travail. C'est une époque épique, avouons-le; c'est à ce moment que l'on se met à exploiter systématiquement les gens au nom du progrès collectif!

«Qui est *Pinocchio*? poursuit Hugo Bélanger. Collodi écrit son histoire mouvementée dans un roman-feuilleton publié dans la presse quotidienne; les aventures de son héros s'inscrivent dans un monde où les travailleurs deviennent peu à peu des marionnettes interchangeables branchées sur leur machine. Comme tout le monde, Gepetto et *Pinocchio* ne l'ont pas facile et on peut même s'imaginer que le recours à la marionnette et à son armure de bois est une façon de protéger le petit garçon de la dure réalité. On est quand même assez loin de *Jimmy Crique* — que Collodi fait disparaître rapidement — et

de la baguette magique de la bonne vieille Fée bleue...»

Soulignons aussi que le *Pinocchio* de Collodi vieillit et franchit une longue série d'épreuves qui le transforment au cours des années; dès le départ, Hugo Bélanger voyait son rôle joué à la fois par une marionnette et par un marionnettiste. Interchangeables.

La tentation de la facilité

«C'est un texte tellement riche, reprend-il, que chacun peut en faire une lecture créative. Collodi a exploré plusieurs pistes puisque son récit, qu'il tire chaque jour, part dans toutes les directions; c'est d'ailleurs en «étirant» que lui est venue, à la longue, cette idée du pantin qui veut devenir un vrai garçon... Mais nous avons choisi d'aller droit au but parce que le texte est toujours aussi actuel — comme l'allusion aux gangs de rue dans l'épisode du *Pays des jouets*. Cela s'explique peut-être par le fait que nous traversons aussi une période de crise systémique comme à l'époque de Collodi. Comme lui, on ne peut que dé-

noncer les mirages et les succès faciles, les «tentations» que subit *Pinocchio* et les raccourcis qu'il essaie de prendre...»

Dans la version du Tout à Trac, qui insiste sur l'importance de l'imaginaire et du rêve, on retrouvera les points de repère habituels: Mange-feu, le patron du Théâtre de marionnettes, Monsieur Renard et le Chat, le Pays des jouets, l'épisode de la baleine... «Reste que notre travail est une sorte d'allégorie sur la pauvreté et la misère sociale. Et aussi une histoire où les transformations sont possibles malgré les difficultés auxquelles la vie nous confronte.»

Mais ce n'est pas tout. Après le succès d'*Alice au pays des merveilles* (plus de 300 représentations) qui a roulé sa bosse un peu partout jusqu'à la Brooklyn Academy of Music, après *Chante avec moi!*, aussi d'Olivier Choinière, Bélanger tenait à intégrer la musique à son spectacle.

«Le spectacle d'Olivier Choinière m'a beaucoup marqué: le spectateur y vit une sorte d'ensor-

cellement de base auquel on ne peut résister et je m'en suis inspiré pour chacun des cinq épisodes musicaux de notre *Pinocchio*. Chaque fois, j'ai voulu marquer un moment fort. La tentation de la facilité, par exemple, comme lorsque le Renard et le Chat escroquent *Pinocchio* en ayant recours à la pensée magique, simple, facile... *Pinocchio* y croit tellement, chaque fois, et la désillusion est cruelle. Mais, au bout du compte, ce sont des étapes essentielles qui l'amèneront à se transformer par lui-même.»

Le tout en à peine une heure... Avec en arrière-fond des usines qui poussent partout et un charivari mécanique qui fait un peu penser au *Chaplin des Temps modernes*...

Ça promet, non?

Collaborateur
Le Devoir

PINOCCHIO

Adaptation, texte et mise en scène d'Hugo Bélanger. Une production du Théâtre Tout à Trac présentée à la 5^e Salle de la PdA du 22 au 30 décembre.

ESPACE GO

LE DERNIER

FEU

AVEC
PETER BATAKLIEV
ANNICK BERGERON
MAXIME DENOMMÉE
NOÉMIE GODIN-VIGNEAU
LOUISE LAPRADE
JÉRÔME MINIERE
DANIEL PARENT
EVELYNE ROMPRE

UNE COPRODUCTION ESPACE GO + UBU

TEXTE
DEA LOHER

TRADUCTION
LAURENT MUHLEISEN

MISE EN SCÈNE &
SCÉNOGRAPHIE
DENIS MARLEAU
STÉPHANIE JASMIN

DU 22 JANVIER
AU 16 FÉVRIER

2 0 1 3

THÉÂTRE ESPACE GO
4880, BOUL. SAINT-LAURENT MONTRÉAL
BILLETTERIE : 514 945-4890 ESPACEGO.COM

transat
PARTENAIRE DE SAISON

PHOTO: CARLESSANO, DESIGN: ROSSETTE

CULTURE › CINÉMA



En attendant le tournage du cinquième volet de *Mission: impossible*, Cruise cherchait manifestement, avec *Jack Reacher*, à mettre la table pour une autre série lucrative.

Mauvais timing

JACK REACHER

Scénario et réalisation : Christopher McQuarrie. Avec Tom Cruise, Rosamund Pike, Richard Jenkins, David Oyelowo, Robert Duvall, Werner Herzog. Photo : Caleb Deschanel. Montage : Kevin Stitt. Musique : Joe Kraemer. États-Unis, 2012, 130 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Tapi dans un stationnement à étages, un sniper guette les badauds qui circulent de l'autre côté d'un canal. Vissé à la lorgnette, son œil ne cille pas. Appuyé sur la gâchette, son doigt ne tremble pas. Sans état d'âme, le tireur embusqué abat cinq personnes. Une fois appréhendé, il réclame un certain Jack Reacher, ancien major de la police spéciale de l'armée disparu des radars depuis deux ans. Une aura de mystère lui faisant manteau, Reacher rapplique de lui-même et flairé aussitôt un complot.

Issues de l'imaginaire du romancier britannique Lee Childs (qui emprunte ici à Agatha Christie et à son *A.B.C. contre Poirot*), les péripéties de Jack Reacher se déclinent en seize romans. C'est dire que, pour peu que le box-office collabore, on reverra Tom Cruise l'incarner à l'écran. Mais le succès n'est pas garanti, car le film sort à un très mauvais moment.

Dans un contexte ordinaire, le prologue de *Jack Reacher*

n'aurait guère suscité d'émotion. Sauf que le contexte n'est pas ordinaire. La récente tragédie de Newtown est encore fraîche dans les mémoires et, compte tenu du très jeune âge des victimes, le lobby de la National Rifle Association (NRA) devra probablement déployer plus d'efforts que de coutume afin de s'assurer qu'on passe à autre chose au plus vite. D'ici là, le nombre effarant de fusillades qui surviennent chaque année aux États-Unis continuera d'alimenter les bulletins de nouvelles.

Triste rappel

Jack Reacher, et c'est là son drame, vient rappeler sans le vouloir qu'à Hollywood, une telle violence constitue une commodité narrative comme une autre. On ne la remet pas en question, on ne la commente pas. Le temps étant au recueillement collectif et aux remises en question — pieuses pour les uns et sincères pour les autres —, peut-être que, pour une fois, le public n'aura pas envie d'aller voir au cinéma la version fictive de l'horreur réelle qu'on rapporte jour après jour à la télévision. Paramount, qui distribue *Jack Reacher*, semble en tout cas le craindre, car le studio a annulé sa grande première avec paillettes et tapis rouge. Personne ne veut donner l'impression de danser sur les tombes de 27 personnes, dont 20 enfants.

Tom Cruise, vedette adepte

du contrôle s'il en fut, aurait certainement préféré une sortie sans heurt. Six mois après sa prestation embarrassante dans le bide *Rock of Ages*, l'acteur devait rebondir dans le genre cinématographique qui lui réussit le mieux : l'action. En attendant le tournage du cinquième volet de *Mission: impossible*, Cruise cherchait manifestement, avec *Jack Reacher*, à mettre la table pour une autre série lucrative.

Or, une fois écartées les complications liées aux circonstances de sa sortie, le plus gros problème de ce très long long-métrage, c'est qu'il n'est pas très réussi. Criblée d'invéraisemblances, l'intrigue est de surcroît peuplée de personnages secondaires grossièrement esquissés, comme cet improbable vilain campé par Werner Herzog, brillant cinéaste allemand réduit à jouer un méchant russe qui a laissé ses doigts dans un goulag, ou comme, encore, cette avocate beaucoup trop naïve pour sa profession, faible femme condamnée à attendre passivement qu'on vole à sa rescousse à la fin. Vraiment ? En presque 2013 ? Avec son machisme périmé et ses soubresauts d'humour maladroits, *Jack Reacher* paraît sortir tout droit des années 1980. Dans le rôle-titre, Chuck Norris ou Steven Seagal auraient d'ailleurs fait merveille.

Le Devoir

Rêver des dialogues possibles

LE FILS DE L'AUTRE

Réalisation : Lorraine Lévy. Scénario : Nathalie Saugeon, Lorraine Lévy, Noam Fitoussi. Avec Emmanuelle Devos, Pascal Elbé, Jules Sitruk, Mehdi Dehbi, Areen Omari, Khalifa Natour, Mahmood Shalabi, Bruno Podalydès.

ODILE TREMBLAY

On pense à *Une bouteille dans la mer de Gaza* de Thierry Binisti. Même fable optimiste entourant le conflit israélo-palestinien, même fine passerelle tendue au-dessus d'un gouffre apparemment abyssal. *Le fils de l'autre* de la Française Lorraine Lévy (derrière *La première fois que j'ai eu 20 ans*) doit être pris comme un chant d'espoir davantage que comme un portrait réaliste du champ (et du mur) miné qui sépare Israël de la bande de Gaza.

La proposition, assez naïve, possède le désavantage de n'être pas nouvelle : deux enfants ont été échangés au berceau avec la vérité éclatant au grand jour des années plus tard. Etienne Chatiliez à travers *La vie est un long fleuve tranquille*, franc succès public, l'avait déjà abordée en 1987. Sauf qu'ici, le décor n'est pas la France, mais la poudrière du Moyen-Orient, où un jeune Juif de famille aisée et un Palestinien d'un milieu pauvre se retrouvent pris dans la tourmente des révélations sur leurs ascendants biologiques, englobant le conflit politique. Le parallèle avec le film de Chatiliez nous vient nécessairement à l'esprit, nuisant à ce conte tout simple, rempli de bonnes in-



Emmanuelle Devos et Pascal Elbé incarnent un couple juif dans *Le fils de l'autre*.

tentions, mais néanmoins touchant. Car il faut bien rêver à des dialogues possibles, et c'est ce à quoi *Le fils de l'*

Emmanuelle Devos est l'élément fort du film, avec un rôle plein de force, de chaleur et de sensibilité

tre s'attarde, sans reléguer les clichés d'usage, mais avec sensibilité et humanité.

Les garçons viennent

d'avoir 18 ans. Le groupe sanguin de Joseph est incompatible avec celui de ses parents juifs. Une femme qui travaillait à la maternité révèle le pot aux roses : il y eut échange. Le couple juif, incarné par Emmanuelle Devos et Pascal Elbé, après un premier désarroi, dit la vérité à Joseph (Jules Sitruk, une belle énergie). Les parents palestiniens ne veulent

rien entendre. La mère juive appelle l'autre maman (Khalifa Natour). Le fils, Yacine (Mehdi Fehbi, un peu figé), finit par être au parfum. Le père gronde, le frère fondamentaliste encore plus. Il risque l'ostracisme dans sa communauté, mais chacun fera un pas vers l'autre. Vrais fils et faux fils apprendront à se connaître et à conquérir le berceau dont ils sont issus, sans se renier pour autant. Emmanuelle Devos est l'élément fort du film, avec un rôle plein de force, de chaleur et de sensibilité. Les autres interprètes ont moins de panache.

Même si on aurait souhaité au film plus d'ampleur et une mise en scène plus originale, certains moments sont très bien : la rencontre du personnage d'Emmanuelle Devos avec Yacine, la musique de Joseph qui conquiert sa famille naturelle. D'autres moments sont par contre vraiment clichés ; par exemple, quand Joseph aide Yacine dans son travail de vendeur itinérant, on trouve que la cinéaste pousse le bouchon.

Une fable donc, et pourquoi pas ? Que résonne dans ce film un cri d'esérance ! C'est bientôt Noël, après tout.

Le Devoir

Deux toques valent mieux qu'une

MICHEL BRAS : ENTRE LES BRAS

Scénario et réalisation : Paul Lacoste. Photo : Yvan Quéhec. Montage : Anthony Brinig. Musique : Karol Beffa. France, 2011, 87 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

En 2001, le réalisateur Paul Lacoste fit découvrir au monde le chef français Michel Bras dans le documentaire *L'invention de la cuisine* de Michel Bras. Un des protagonistes de cette production, Sébastien Bras, fils de Michel et sous-chef de ce dernier, intriguait le cinéaste qui, une fois son film terminé, se promit de les revisiter tous deux en mettant cette fois l'accent sur le second. Dix ans plus tard, les aléas de l'existence ont bien servi le docu-

lument et vide son assiette). La tête décrète l'heure de la retraite, mais le corps reste attaché aux fourneaux — qui en sont presque un prolongement. Entre l'honneur du père et la légitimité du fils, une délimitation se dessine graduellement, difficilement ; mince ligne de vie.

Mettre le père de côté ; réserver. *Entre les Bras* (beau jeu de mots) aurait pu se dérouler dans n'importe quel corps de métier puisque ce qui intéresse Paul Lacoste, c'est la notion de legs, de transmission. Le fils poursuit son escalade de la montagne alors que le père contemple une dernière fois le sommet avant d'entreprendre, non sans hésitation, non sans appréhension, la descente de l'autre versant.

Remuer sans mélanger. Séquences belles, évocatrices et surtout complémentaires : les confidences pudiques de Michel Bras au soleil couchant suivant les

Dès le début, il apparaît évident que Michel Bras n'a pas fait son deuil de sa vie professionnelle

mentariste puisque Bras père a décidé de se retirer en cédant les rênes du restaurant familial à Bras fils. Or, sous l'œil attentif de Paul Lacoste, ce simple acte de passation filiale se révèle, au final, fort complexe.

Ajouter le fils. Dès le début, il apparaît évident que Michel Bras n'a pas fait son deuil de sa vie professionnelle. A plus d'une occasion, en particulier en cuisine lorsque son fils est censé avoir pris le relais, les paroles du père (« Moi, j'aurais fait ça comme ceci et non comme cela ») sont contredites par ses actions (il mange gou-

seances de jogging silencieuses de Sébastien au petit matin. Et toujours entre eux cet amour et surtout cette profonde compréhension qui se manifeste dans leurs silences et dans ces regards croisés qu'ils posent sur les plats plutôt que sur leurs personnes.

Une louche d'universalité des thèmes, une cuillère à thé de rigueur visuelle, un soupçon d'émotion : *Entre les Bras* convie le cinéophile à un banquet humain duquel le cœur et l'esprit sortent repus.

Le Devoir



Entre les Bras aurait pu se dérouler dans n'importe quel corps de métier puisque ce qui intéresse le réalisateur Paul Lacoste, c'est la notion de legs, de transmission, entre Michel Bras et son fils Sébastien.

EXCENTRIS



ET AUSSI À L'AFFICHE :

ENTRE LES BRAS - LA CUISINE EN HÉRITAGE G+

PAUL LACOSTE

KIRIKOU ET LES HOMMES ET LES FEMMES G+

MICHEL OCELOT

ANNA KARÉNINE G+

JOE WRIGHT

POUR LA PROGRAMMATION COMPLÈTE, CONSULTEZ NOTRE SITE WEB CINEMAEXCENTRIS.COM

soupesoup

UN NOUVEAU COMPTOIR SOUPESOUPI À EXCENTRIS TOUS LES JOURS!

BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL

f t CINEMAEXCENTRIS.COM



CULTURE › CINÉMA



Jamie Foxx, dans le rôle principal de *Django déchaîné*, et Leonardo DiCaprio, au sommet de sa forme.

Spartacus noir

DJANGO UNCHAINED
(DJANGO DECHAÎNÉ)

Réalisation et scénario : Quentin Tarantino. Avec Jamie Foxx, Christoph Waltz, Leonardo DiCaprio, Kerry Washington, Samuel L. Jackson, Walton Goggins, Quentin Tarantino. Image : Robert Richardson. Montage : Fred Raskin. 165 min.

ODILE TREMBLAY

Il y a quelque chose de jouissif à voir Quentin Tarantino réinventer à sa guise la grande Histoire dans ses dernières œuvres, en offrant l'occasion aux victimes d'assouvir enfin leur vengeance. Un peu comme dans son précédent *Inglorious Basterds*, campé dans la France occupée, *Django Unchained*, qui se déroule entre le Nord et le Sud américains, aborde ici frontalement l'esclavage. Le héros de ce western prend le contre-pied du cow-boy solitaire blanc : esclave noir nouvellement affranchi (vibrant Jamie Foxx), il se bat pour retrouver son épouse et pour la dignité des siens, tout en égarant quelques scrupules au passage. Action en perspective. Montagnes russes en vue. Vive Tarantino!

La violence revendiquée dans toute l'œuvre du cinéaste de *Reservoir Dogs* s'en donne ici à cœur joie : sang qui n'en finit plus de gicler, esclave broyé par les crocs des chiens, séances de torture rappelant *Le silence des agneaux*, lutte à mort de deux Noirs pour fins de paris et autres gracieusetés. Ce film s'étire pourtant (près de trois heures) et s'égaré ici et là. L'horreur prend parfois le pas sur le message, avec délectation du cinéaste qui aurait pu resserrer son montage. Place quand même à une production coup-



Christoph Waltz, révélation oscarisée d'*Inglorious Basterds*, ici en chasseur de primes.

de-poing d'une violence quasi insoutenable, désamorcée par des gags de situation, nourri de scènes d'anthologie et de musiques diverses, dont plusieurs de Morricone.

Depuis le temps qu'il en rêvait, de son western spaghetti... Celui-ci, de facture relativement classique quoique tarentinienne, se colle au but de la dénonciation, mais ne

laisse aucun répit au spectateur, qui en prend plein la gueule.

Dans le rôle principal, Jamie Foxx (très remarqué dans *Ray*) se voit un peu éclipsé par son compagnon de meurtre et

de route. Il s'agit d'un chasseur de primes, dit le docteur King Schultz (Christoph Waltz, révélation oscarisée d'*Inglorious Basterds*), faux dentiste qui se déplace comiquement avec un chariot surmonté d'une grosse dent branlante, d'un flegme et d'une suavité inénarrables dans les situations les plus périlleuses.

L'histoire d'amour à l'écho wagnérien se double d'un chant de libération des esclaves, mais sans manichéisme. Car l'un des meilleurs oncles Tom collaborationnistes jamais vus à l'écran est ici joué par Samuel L. Jackson, en majordome servile inoubliable, et la lâcheté de plusieurs esclaves se voit mise en lumière. Si les Blancs, dont l'immonde propriétaire du domaine sudiste de Candyland, incarné avec un brio cruel par un Leonardo DiCaprio au sommet de sa forme, appartient en général aux catégories des brutes, des riches pervers ou des sombres crétiens — les membres du Ku Klux Klan sont d'un ridicule achevé; et quelle scène d'explosion! —, le personnage de Waltz, dans sa complexité et son courage, n'est pas entièrement négatif.

Franco Nero, qui incarnait le rôle-titre de *Django*, héros solitaire, en 1966 dans le sanglant western spaghetti de Sergio Corbucci, hérite ici d'un caméo, en coup de chapeau. Par ailleurs, un des plateaux de ce film, Melody Ranch à Santa Clarita en Californie, avait servi de cadre au grand *Stagecoach* de John Ford. Tarantino ne renie jamais ses sources. On l'aime aussi pour ça.

Le Devoir

Quarantaine dorée

THIS IS 40

Réalisation et scénario : Judd Apatow. Avec Paul Rudd, Leslie Mann, Maude Apatow, Iris Apatow, Albert Brooks. Image : Phedon Papamichael. Montage : David L. Bertman, Jay Deuby, Brent White. Musique : Jon Brion. États-Unis, 2012, 134 min.

ANDRÉ LAVOIE

Ne cherchez pas la bouille sympathique de Seth Rogen dans cette suite qui n'en est pas tout à fait une de la mordante comédie *Knocked Up*, ce film qui a officialisé la mise au monde cinématographique de Judd Apatow (*The 40 Year Old Virgin*, *Funny People*). Il a plutôt choisi de s'attarder à l'évolution (?) de la relation d'un couple de personnages secondaires qui constituait une forme de repoussoir aux futurs parents (obligés) du premier film. Incarnés par Paul Rudd et Leslie Mann, compagne du cinéaste, ils donnaient du mariage et de la vie de famille une vision à la fois cauchemardesque et idyllique.

On retrouve le même mouvement de balancier dans *This Is 40*, un regard sur la quarantaine dans un espace protégé, celui d'un quartier cosu de Los Angeles, alors que ce couple semble tout affronter en même temps : leurs deux filles qui se cré-

ramollit et les beaux-pères qui exaspèrent. Ces remous, ces dilemmes et ces sources de tension s'entremêlent légèrement dans leur demeure aux dimensions indécentes, où il faut se réfugier dans les toilettes pour avoir la paix...

Judd Apatow n'a jamais craint les excès, qu'il s'agisse d'aligner les blagues en bas de la ceinture (elles sont ici nombreuses et parfois très efficaces), les références à la culture populaire (la série télévisée *Lost* en prend pour son rhume) et les pitreries (Paul Rudd et le ridicule font depuis longtemps bon ménage).

This Is 40 est un regard sur la quarantaine dans un espace protégé, celui d'un quartier cosu de Los Angeles

Dans ce contexte d'abondance, l'art de la concision lui fait parfois défaut, offrant trop souvent des comédies qui, aussi foisonnantes soient-elles, accusent un rythme chancelant. La chose était plus évidente, et plus cruelle, dans *Funny People*, mais *This Is 40*, même dans toute sa légèreté impertinente, illustre à nouveau ce travers chez ce comique de talent.

Il sait toutefois flairer l'air du temps, et illustrer par l'absurde aussi bien les traits de sa génération que ceux de sa classe sociale, dans des intérieurs chics où résonne parfois le bruit sourd des flatulences... Pour ceux qui l'ignoraient, le bon goût ne figure pas (encore) parmi ses grandes qualités.

Collaborateur
Le Devoir



Dans *This Is 40*, Paul Rudd et Leslie Mann incarnent un couple qui semble tout affronter en même temps : les affres de l'âge, les frictions familiales tout comme les factures qui s'empilent.

PLUS DE 1 MILLION D'ENTRÉES EN FRANCE!

APRÈS LE SUCCÈS DE KIRIKOU ET LA SORCIÈRE & KIRIKOU ET LES BÊTES SAUVAGES

★★★★★
« MICHEL OCELOT PARVIENT UNE FOIS ENCORE À NOUS SURPRENDRE, NOUS ÉMOUVOIR ET NOUS ÉMERVEILLER. »
LE NOUVEL OBSERVATEUR

★★★★★
LE MONDE LE PARISIEN PREMIÈRE CAHIERS DU CINÉMA

« UN RAVISSEMENT. »
LE MONDE

KIRIKOU
et les hommes et les femmes

Un film de Michel Ocelot

remstarfilms.com RemstarFilms



PRÉSENTÉMENT AU CINÉMA

CINÉMA BEAUBIEN CINÉMA EX-CENTRIS

Le roi de la triche devient le roi de l'aventure !
L'ABUS D'ÉCOLE EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ !
LES VACANCES DE DUCOBU
★★★★★
MÉTRO
« Un film familial rigolo... »
Le Parisien
Présentement à l'affiche!
VERSION ORIGINALE FRANÇAISE
CINÉMA BEAUBIEN QUÉBEC CINÉMA LE CLAP
www.azfilms.ca

★★★★★
« Juste, émouvant, parfois drôle. Et toujours surprenant. »
- Marc-André Lussier, La Presse
Micheline Bernard
LA MISE À L'AVEUGLE
un film de Simon Galiero
FILM D'OUVERTURE
FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA
10-11 OCT. 2012
SODEC Québec TELEFILM CANADA
www.funfilm.ca facebook.com/funfilmDistribution twitter.com/funfilmDist
À L'AFFICHE! EX-CENTRIS 514 847-2208 CINÉMA BEAUBIEN 2386, Boulevard E. 514-721-6052 CINÉMA LE CLAP
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

CULTURE DE VISU

Un projet tissé serré

L'exposition *Familles* ouvre une nouvelle ère au Musée McCord

FAMILLES

Marie-Claude Bouthillier, Musée McCord d'histoire canadienne, 690, rue Sherbrooke Ouest, jusqu'au 14 avril.

JÉRÔME DELGADO

Le Musée McCord prend un coup de jeune! Dans sa programmation, faut-il préciser. On ne parle pas de la série *Jouets* mise en place depuis deux ans, mais de cette ouverture de plus en plus affichée envers les pratiques actuelles. Pour une institution riche en objets du XIX^e siècle et vouée à la préservation des mœurs d'époques révolues, l'exposition *Familles* inaugurée il y a quelques jours lance une nouvelle ère.

Le musée d'histoire canadienne accueillait cet automne sa première artiste « en résidence », Marie-Claude Bouthillier, avec l'objectif de jeter un regard frais sur les collections du McCord. Le résultat en est l'expo *Familles*. Les courtelines, ceintures fléchées, couvre-lits et jeux de plateau tirés des réserves forment le cœur de la présentation. Sous l'œil de cette peintre qui a souvent manifesté une grande sensibilité pour les textiles, ces objets sont devenus des pièces d'art gestuel, de simples compositions géométriques et chromatiques. L'éclairage tamisé et la présence de vitrines, deux aspects imposés compte tenu de la fragilité des morceaux d'étoffe choisis, confèrent à cette exposition d'art actuel une teneur dramatique pas inintéressante.

En 2011, le Musée McCord avait déjà marqué un grand coup en permettant à un artiste ontarien, Luis Jacob, de fouiller dans ses coffres. Le projet qui en avait découlé invitait à réfléchir à ce qui mérite



DELPHINE DELAIR

Dans son tri des collections du McCord, Marie-Claude Bouthillier a porté son attention sur « des objets, qui paraissent familiers ».

d'être regardé et conservé. L'expo *L'œil, la brèche, l'image* avait été parmi les meilleures

Marie-Claude Bouthillier a disposé «ses» objets par catégorie, pour faire ressortir quelques traits distinctifs

du Mois de la photo. Ce fut en tout cas une collaboration d'histoire et d'art actuel qui a visiblement donné la piqûre. Le programme Artiste en résidence en est la suite.

Le choix de cette première résidente, Marie-Claude Bouthillier, correspond bien à cette idée de soumettre l'objectivité d'un patrimoine à la subjectivité d'un regard. Sa peinture très personnelle, marquée du motif récurrent de sa longue chevelure et, à l'occasion, des

initiales de son propre nom, ne fait pas moins d'elle une artiste rassembleuse. Son projet *Le Tarot de Montréal*, en 2010, lui avait permis de réunir une vingtaine de ses pairs. Marie-Claude Bouthillier, faut-il le rappeler aussi, est un digne membre de la grande famille du centre Clark.

La part des autres

Familles, le titre, lui sied bien. Dans son tri des collections du McCord, Bouthillier a porté son attention sur « des objets, qui paraissent familiers », écrit-elle dans le texte affiché dans la salle du musée. Des objets qui se font écho et dont « chacun porte une part des autres ». Bien que leur fonction d'origine puisse varier, malgré la diversité des matériaux et la disparité des formats, il ressort de l'ensemble une étonnante similitude. « Une unité », dans les mots de l'artiste.

Marie-Claude Bouthillier a néanmoins disposé « ses » objets par catégorie, pour faire ressortir quelques traits distinctifs. Les courtelines et les couvre-lits, vastes étendues de tissus, se font face, un peu comme s'il s'agissait de séparer filles et garçons avant d'entamer une danse. Les rosaces d'un bord, les grilles de l'au-

tre, deux motifs picturaux pour organiser une surface.

Un peu en retrait, à l'abri des regards, deux « œuvres inachevées » semblent représenter la part d'insouciance propre à toute famille, à tout groupe. Mais à travers la lunette artistique dirigée sur cet artisanat d'antan, l'inachevé prend de la valeur, en tant qu'expérimentation nécessaire et justifiée. C'est du travail d'atelier et il révèle sa part de vérité (s).

Marie-Claude Bouthillier n'a pas agi qu'en commissaire invitée. Sa main d'artiste s'exprime plus d'une fois. La vitrine des ceintures fléchées qui accueille les visiteurs porte sa signature. Il y a huit morceaux de laine, tous d'un rouge dominant. Or, à cause de la manière dont ils ont été suspendus, les uns sur les autres, on a la forte impression qu'il ne s'agit que d'un seul objet. Les extrémités défilées des ceintures, Bouthillier se les est appropriées. Elles ressemblent à ses propres cheveux et du coup la familiarité de cet assemblage devient un autportrait, comme ceux qu'elle a déjà peints. Et son regard habite la salle.

Elle est peintre, mais, depuis quelques années, notamment depuis le très apprécié projet *Dans le ventre de la baleine* (2010), Marie-Claude Bouthillier se fait artiste de l'installation, voire sculpteur. Au McCord, elle propose *Hannah*, une œuvre inédite en trois composantes — dont une chaise berçante. Le principal élément est un grand et épais tapis, octogone carrelé rouge et blanc, qui surgit du sol en écho à tous les tissus suspendus, et même aux jeux de solitaire ou de go sélectionnés. *Familles* prend ici une dimension casanière, devient un univers douillet et pantouflard vers lequel il fait bon retourner. Le Musée McCord joue sans doute ce rôle vis-à-vis des angoisses identitaires qui façonnent l'existence d'un peuple en marche.

Collaborateur
Le Devoir

D Voir aussi Un survol en photos de l'exposition *Familles*. ledevoir.com/culture/artsvisuels

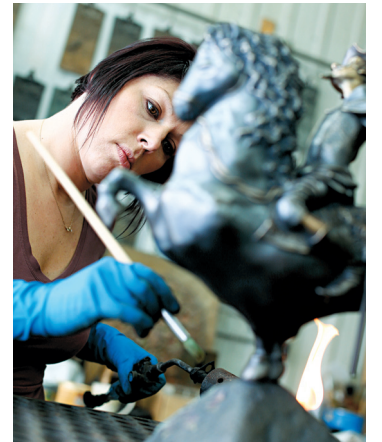
ARTISANS

SUITE DE LA PAGE E 1

Jean-Pierre Morin... L'entreprise a donc une expérience reconnue que le paternel n'hésite pas à souligner: « On fait ça depuis 24 ans. On fait de tout. » Ce « tout », aujourd'hui, comprend encore les bronzes traditionnels, bustes et personnages, mais aussi les projets soumis par cette nouvelle génération d'artistes, qui se présente, elle, avec d'autres besoins.

« Quand ils arrivent ici, surtout les plus jeunes, comme Marc, qui ont dans la trentaine, ils regardent la shop, pis ils ont un grand sourire jusque-là. Pis là, on part à rive ensemble et le projet part comme ça », dit Denis Gagnon, un brin amusé. Cette candeur plaît à la maison, qui y décèle la créativité, un appel à sa propre inventivité. « C'est sûr qu'ils ont beaucoup d'idées. C'est de savoir c'est quoi la meilleure méthode pour les fabriquer », poursuit Jean-François, visiblement stimulé de pouvoir « apporter des solutions techniques ».

D'un projet à l'autre, les demandes diffèrent, incluant parfois de l'assemblage, du chromage ou du découpage de métaux au laser, permettant la fabrication de pièces plus volumineuses. « Je dirais, précise Denis, que c'est un nouveau service qu'on offre ici à l'Atelier, mais qui est venu tout seul, suite à des vendeurs qui voulaient avoir une sculpture en bronze, mais qui voulaient avoir un petit peu de métal en feuille. Pis là, c'est rendu que les projets, c'est juste du métal en feuille,



PHOTOS YAN DOUBLET

« À Thetford Mines, à Victoriaville, à Plessisville... y'a tout ce qu'il faut pour travailler le métal. »

« Il n'y a plus de coulée. » D'autres fabricants de la région sont ainsi appelés en renfort et Jean-François sait à quelles portes frapper pour « agencer les forces de chaque shop ». « Elles sont toutes dans le coin, ajoute le père. À Thetford Mines, à Victoriaville, à Plessisville... y'a tout ce qu'il faut pour travailler le métal. [...] C'est du monde qu'on connaît depuis 20 ans. Il y a un gros rapport de confiance, pis on sait que l'ouvrage va être correct. »

Que le travail soit bien fait, c'est une certitude que peuvent avoir les artistes à l'Atelier du bronze. « Il faut que les artistes repartent d'ici avec le sourire », conclut Jean-François, la fierté visible sur son visage.

Collaboratrice
Le Devoir

D Voir aussi Un reportage-photos à l'Atelier du bronze. ledevoir.com/culture/artsvisuels



D'un projet à l'autre, les demandes diffèrent, incluant parfois de l'assemblage, du chromage ou du découpage de métaux au laser.

Ces artistes qui ont adopté le bronze

Catherine Bolduc, qui réalise des œuvres proposant des traversées du miroir, a été marquée par l'ouverture des artisans de l'Atelier « à dépasser les limites techniques du métier; ils n'ont pas peur de détourner un peu ces techniques et d'être inventifs pour respecter les intentions des artistes » [...] « [L'œuvre *L'autre côté de la Voie lactée*] impliquait des expertises différentes [trois métaux et plusieurs techniques], et ils ont su réaliser chacune des parties, tout assembler et l'installer sur le mur de briques extérieur [...] ».

Les sculptures de Patrick Coutu empruntent à des modèles mathématiques ou suivent une évolution organique. En tous les cas, l'artiste doit régulièrement se tourner vers l'Atelier du bronze, où il trouve une grande ouverture « même quand c'est casse-gueule ». Il apprécie d'avoir accès aux locaux, et à l'expertise, pour travailler sur ses pièces, exigeantes pour les chemins de coulées, et « faire des tests pour les patines ».

Le duo Cooke-Sasseville a su par son travail introduire un humour mordant à l'art public, rôle qu'il prend très au sérieux. Le soutien de l'Atelier pour tous les aspects techniques (de la conception à l'installation) et son savoir-faire s'avère précieux. « Chaque œuvre est en quelque sorte un prototype qui doit répondre à des exigences pointues; une erreur de conception ne peut être envisageable en art public. »



Partenaire de saison
Hydro Québec

MUSEE D'ART DE JOLIETTE
AUTOMNE 2012

MILUTIN GUBASH
LES FAUX-SEMBLANTS
DU 28 SEPTEMBRE AU 30 DÉCEMBRE 2012

MOLINARI, SALA, MUNARI
mSm
Organisée par la Fondation Guido Molinari
DU 28 SEPTEMBRE AU 30 DÉCEMBRE 2012

PENELOPE STEWART
APIAN SCREEN
DU 3 JUIN AU 30 DÉCEMBRE 2012

GROUPE DES 15
Organisée par la MRC de D'Autray
DU 2830 SEPTEMBRE AU 30 DÉCEMBRE 2012

145, rue du Père-Wilfrid-Corbeil, Joliette (Québec) J6E 4T4
450 756-0311 | www.museejoliette.org
Ouvert du mardi au dimanche, de 12 h à 17 h,
et en soirée les jeudis du 11 octobre au 13 décembre 2012,
jusqu'à 20 h



Milutin Gubash, Un coin nommé Milutin (C'est juste une coïncidence) Joliette, 2012. Coq empalme et sac de papier brun. © Milutin Gubash.

Lier collections et pratiques

Le programme Artiste en résidence, que le Musée McCord lance avec l'exposition de Marie-Claude Bouthillier, vise à mettre en relation les collections de l'établissement avec des pratiques artistiques. Deux projets par année devraient naître de cette initiative. Celui qui suivra *Familles*, en septembre 2013, fera partie du Mois de la photo à Montréal. L'artiste résident n'est pas encore déterminé, mais il sera choisi, exceptionnellement, par un intervenant extérieur au McCord, soit le commissaire de la biennale photographique.

Collaborateur
Le Devoir

D Voir aussi Un survol en photos de l'exposition *Familles*. ledevoir.com/culture/artsvisuels



VODOU

Le vodou haïtien comme vous ne l'avez jamais vu!

Canada



MEG

MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DE GENÈVE



Tropenmuseum

Partenaire média
OTTAWA CITIZEN

MUSÉE CANADIEN DES CIVILISATIONS



CANADIAN MUSEUM OF CIVILIZATION

100, rue Laurier, Gatineau QC civilisations.ca/vodou

LIVRES

Un musée des horreurs fort ensorceleur



DANIELLE LAURIN

Vous êtes dans un conte? Une fable? Vous êtes dans une histoire tragique. Portée par une plume imaginative. Nimbée d'onirisme. Qui ouvre la porte au fantastique.

Vous êtes dans *Les laboureurs du ciel*, deuxième roman d'Isabelle Forest, lauréate pour ses écrits poétiques de plusieurs prix (Alphonse-Piché, Félix-Leclerc, Radio-Canada).

Vous êtes à Paris, au XVII^e siècle. Dans la pauvreté crasse, la saleté crasse, la cruauté crasse. Dans le glauque, le sordide, le macabre.

Vous êtes dans ce qui pourrait ressembler à un musée des horreurs. Ça fourmille d'êtres bizarres, étranges, difformes. Là, parmi un arracheur de dents, une boîte à démons et un homme qui avale des clous: une femme énorme, immense, qui peine à se déplacer et qui s'empiffre à cœur de jour, telle une ogresse. Là, une vieille bossue à la bouche noircie qui se faufile parmi les badauds, les gueux.

Vous êtes à la foire? Oui, à la Foire Saint-Germain. Où des marionnettes à l'aspect humain, «*fantoches géants d'au moins quatre pieds, aux costumes magnifiques et aux membres libres de fils*», s'agitent sous l'œil perplexe des spectateurs.

Vous êtes ensuite plongé



EMILIE ROI

Les laboureurs du ciel est le deuxième roman d'Isabelle Forest, lauréate de plusieurs prix pour ses écrits poétiques.

dans un monde de sorcellerie, avec poupées vaudou, rites sataniques, herbes maléfiques. Une mère fabrique pour ses enfants des petits pains dans lesquels elle enfouit des cheveux humains. Ce n'est rien, elle fera bien pire.

Vous êtes au cimetière des Saints-Innocents, tout à coup. Où quelqu'un, malgré l'odeur pestilentielle, fourrage parmi les ossements, les crânes, dans les fosses où sont entassés des corps. Mais qu'est-ce qu'il fait là? Il vole des cada-

vers? Il profane la mort? Pourquoi? L'explication viendra.

Vous êtes toujours là?

Vous êtes tout aussi bien dans le merveilleux. Dans l'alchimie de l'art qui fait l'âme s'envoler. Et dans le vertige de l'amour, cette «*douleur agréable*». Dans la trahison aussi. La trahison amoureuse qui s'avère mortelle. D'où l'histoire tragique...

Vous ne vous êtes pas méfié, au début. Quand vous avez lu la première phrase. «*On la vit arriver à l'aurore, comme il en*

«*Il a fallu moins d'une semaine à la mère d'Eugène pour regretter de l'avoir emmené voir la tour des recluses aux Saints-Innocents. Maintenant, elle le sait au cimetière dès qu'elle le quitte des yeux. Elle songe à lui permettre de veiller à nouveau la nuit.*»

Les laboureurs du ciel, Isabelle Forest

échoue souvent à cette heure maudite.»

Dès cette première phrase, vous avez basculé dans un autre monde.

Vous vous êtes retrouvé avec elle, cette fille arrivée à l'aurore dont vous alliez apprendre qu'elle s'appelle Marie, dans une prison pour femmes. Vous étiez bien loin de l'univers d'*Unité 9*.

Vous vous êtes retrouvé dans un lieu boueux à l'odeur infect, un lieu affreux, épouvantable, rempli de rats et d'insectes. Quant aux codétenues, elles étaient affectées par la fièvre et la dysenterie, pour plusieurs d'entre elles.

Pire: «*Leur peau se couvrait de pustules et de champignons, leurs dents noircies et cassées tombaient, et leur chevelure, pour ce qu'il en restait, blanchissait à vue d'œil. Elles tremblaient de froid et de faim. Jours et nuits n'étaient plus que mauvais rêves.*»

Vous avez appris très vite que Marie ne resterait pas très longtemps dans cette prison, trois jours seulement: on allait venir la chercher pour qu'elle aille mourir.

Vous n'en étiez qu'à la troisième page du récit, vous étiez accroché. Mais vous alliez devoir attendre à la toute fin du livre pour assister à la mort, horrible, de Marie.

Entre-temps? Voyage au bout de l'enfer parsemé d'instantanés magiques. Quelques moments d'ennui. Des égarements, beaucoup. Un déluge de détails, d'histoires, de personnages. Le style qui prend trop de place au détriment de l'intrigue. La chronologie qui n'a pas de bon sens. Envie d'aller voir ailleurs... mais...

Mais la narration qui finit par retomber sur ses rails. La chronologie qui prend tout son sens. Les fils apparemment éparés qui se connectent, enfin.

À la fin: cette impression d'avoir vécu une expérience de lecture hors du commun. Vraiment.

À la fin: le ravissement. Ravissement bien particulier, vu la noirceur effroyable de ce conte, de cette fable. Ensorcellement serait plus juste.

LES LABOUREURS DU CIEL
Isabelle Forest
Alto
Québec, 2012, 240 pages

BEAUX LIVRES

Orhan Pamuk: dans le ventre du roman

CHRISTIAN DESMEULES

À l'angle d'une petite rue de boutiques obscures et d'antiquaires de Çukurcuma, au cœur de Beyoğlu, l'ancien quartier cosmopolite d'Istanbul: c'est là qu'en avril dernier, le romancier turc nobélisé Orhan Pamuk a ouvert un musée «particulier» — entièrement privé — qui nous transporte, par la magie de son caparnaüm organisé, dans le ventre d'un grand roman. Prétexte à une visite guidée et sentimentale à travers une ville immense et son passé qui disparaît chaque jour.

C'est un peu le frère siamois du très beau roman d'amour et de famille de Pamuk *Le musée de l'innocence* (Gallimard, 2011), l'histoire tragique d'une perte amoureuse et d'un homme qui se transforme en collectionneur d'objets. Dans le roman, le personnage de Kemal volait un peu tout ce qui lui avait appartenu ou qui lui rappelait la femme aimée (petites cuillères, photographies, dé à coudre, flacons de parfum). Il avait aussi récupéré, pendant des années, les mégots de cigarette, tachés de rouge à lèvres, qu'elle laissait derrière elle.

Une collection

C'est d'ailleurs la première chose qui frappe lorsqu'on met les pieds dans ce musée: tout un mur du hall d'entrée est couvert de ces mégots. 4213 petites reliques placées sous verre, numérotées et datées, créées par une sorte d'entomologiste fou. Vitrines, «boîtes», photographies; un projet démesuré et maniaque auquel Pamuk pensait depuis des années.

Des objets qu'il a dénichés en écumant le marché aux puces et les échoppes de Çukurcuma, justement, à la recherche d'objets abandonnés, entre autres, par des non-musulmans contraints à l'exil à partir des années 1950. Passionné de petits musées, amoureux fou de sa ville, nostalgique de sa propre enfance, Pamuk connaît le pouvoir des objets.

Il avait acheté cette ruine de quatre étages en 1999. Au-

jourd'hui rénovée de la cave au grenier, la maison comprend, commerce oblige, une petite boutique de produits dérivés: cartes postales, affiches, livres de Pamuk en plusieurs langues, «copies» de la boucle d'oreille que Füsün, l'héroïne tragique du roman, perd en faisant l'amour avec Kemal pour la première fois.

L'ouvrage qu'on a tiré de cette exposition permanente est autant beau livre ou catalogue que manifeste muséal. Et *L'innocence des objets* témoigne à merveille de la fascinante matérialisation d'une fiction. Exploration du passé récent d'une ville millénaire, bourrée de photos du Vieil-Istanbul, truffé d'anecdotes, *L'innocence des objets* peut être un simple dérivatif ou le complément essentiel de la visite du musée.

Auteur de sept romans traduits en français, Pamuk, 60 ans, partage aujourd'hui sa vie entre Istanbul et New York, où il enseigne à l'Université Columbia. Il a beaucoup réfléchi à la délicate question des liens entre l'art, la littérature et la vie. *Le romancier naïf et le romancier sentimental*, issu d'une série de six conférences prononcées à l'Université Harvard en 2010, est le fruit de 35 années de «combat intérieur» du romancier.

Des questions qui obsèdent Pamuk et qui sont aussi au cœur, on l'aura compris, de son musée de l'innocence stambouliote. Une tentative fouillée et intelligente de répondre à la question piège: «*Êtes-vous Kemal, M. Pamuk?*»

Collaborateur
Le Devoir

L'INNOCENCE DES OBJETS

Orhan Pamuk
Traduit du turc par
Valérie Gay-Aksoy
Gallimard
Paris, 2012, 268 pages

LE ROMANCIER NAÏF ET LE ROMANCIER SENTIMENTAL

Orhan Pamuk
Traduit de l'anglais
par Stéphanie Levét
Gallimard
Paris, 2012, 196 pages

Une fin d'année en bédé

FABIEN DEGLISE

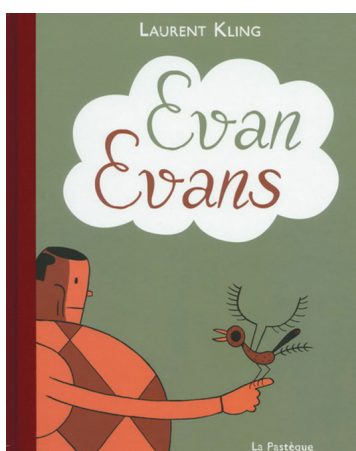
Ca se bouscule au portillon. En cette fin d'année, l'univers du 9^e art accentue son ébullition en multipliant les titres qui espèrent faire voyager et divertir entre la dinde, le champagne et les petits chocolats. Et ce, avec des intentions variées...

Moi, René Tardi, prisonnier au Stalag 2 D, de Jacques Tardi (Casterman), en mettant en images les carnets du père de l'auteur au temps de la guerre.

La grande odalisque, de Vivès, Ruppert et Mulot (Dupuis), en suivant deux jolies petites voleuses d'œuvres d'art.

Glorieux printemps, tome II, de Sophie Bédard (Pow Pow éditions), en poursuivant son exploration de l'adolescence.

Il était une fois en France, tome VI, de Nury et Vallée



(Glénat), en épaississant le mystère de ce héros de guerre qui a été aussi un collabo. Ou inversement.

Evan Evans, de Laurent Kling (La Pastèque), en permettant de renouer en 2012 avec l'humour et l'imagerie des années 1950.



Vingt-trois prostituées, de Chester Brown (Cornélius), en faisant du sexe triste un centre de gravité.

Le serment des cinq lords, d'Yves Sente et André Juillard (Dargaud), en nous ramenant pour une 62^e fois dans le monde délicieusement suranné



de Blake et Mortimer. **Les filles de Montparnasse**, de Nadja (Cornélius), en suivant le destin de plusieurs femmes dans le Paris audacieux et artistique du XVIII^e siècle.

Le Devoir

Les contes de grand-maman Micheline

LOUIS CORNELLIER

La belle tradition des contes de Noël est évidemment l'occasion, pour les écrivains qui s'y adonnent, de livrer quelques messages mettant l'accent sur des valeurs simples et nobles que nous avons la faiblesse d'oublier, comme la générosité et la fraternité. Dans ses *Contes de Noël*, un recueil tête-bêche illustré et à couverture rigide qui s'adresse autant aux «*petits au cœur d'ange*» qu'aux «*grands au cœur d'enfant*», la romancière populaire Micheline Duff s'inscrit dans cette émouvante tradition avec un talent certain.

En pleine tempête, dans un embouteillage, l'écrivaine se cale dans le siège de sa voiture pour écouter un concerto de piano de Beethoven qui, soudain, apparaît à la place du passager. Belle occasion de réfléchir à l'évolution du monde depuis la mort du grand compositeur et à la nécessité de préserver les traditions, notamment musicales et littéraires.

Bach, partout

La musique qui adoucit les mœurs est d'ailleurs au cœur de quelques-uns des contes de l'ancienne professeure de piano qu'est Micheline Duff. Dans la section pour petits, on

retrouve une souris qui réveillonne chez les Bach et, dans la section pour grands, un détenu qui renoue avec la beauté du monde en jouant du Bach, du Mozart et du Chopin lors d'un examen de piano.

Il y a, chez Micheline Duff, un souci constant de chanter l'humanité des exclus et des marginaux. Dans son univers, les détenus, les itinérants, les enfants de la DPJ, les pauvres et les immigrants sont nos frères, nos sœurs, nos amis, et ont droit à nos regards. Dans ses contes pour petits, les animaux fragiles — chenilles, souris, mésanges, moutons — nous rappellent nos devoirs envers les êtres délicats.

Tout cela, même dans la section pour les grands, ne va pas sans naïveté et sans bons sentiments — du genre: l'esprit de Noël se perd, la vraie religion c'est l'amour, il faut croire en ses rêves — et relève de la littérature de divertissement, mais n'en demeure pas moins charmant et réconfortant.

Collaborateur
Le Devoir

CONTES DE NOËL POUR LES PETITS ET LES GRANDS
Micheline Duff
Québec Amérique
Montréal, 2012, 160 pages

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 10 au 16 décembre 2012

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ NB DE SEMAINES

Romans québécois		
1	Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique!	Amélie Dubois/Éditeurs réunis 3/6
2	La fiancée américaine	Éric Dupont/Marchand de feuilles 4/7
3	Au bord de la rivière • Tome 4 Constant	Michel David/Hurtubise 1/5
4	La dernière saison • Tome 3 Les enfants de Jeanne	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean 2/5
5	L'histoire de Pi	Yann Martel/XYZ 5/8
6	Les délaissées	Denis Monette/Logiques 6/13
7	Malphas • Tome 2 Torture, luxure et lecture	Patrick Senécal/Alire 9/4
8	Félicité • Tome 3 Le salaire du péché	Jean-Pierre Charland/Hurtubise 8/9
9	Les sœurs Beaudry • Tome 1 Évelyne et Sarah	Micheline Dalpé/Goélette -/1
10	Princesse Yennenga	Réjean Tremblay/Homme 7/9

Romans étrangers		
1	Cent cinquante nuances de Grey • Tome 1	E. L. James/Lattès 1/11
2	Le siècle • Tome 2 L'hiver du monde	Ken Follett/Robert Laffont 2/8
3	Une place à prendre	J. K. Rowling/Grasset 3/12
4	La mafia souterraine, et autres enquêtes	Hennig Mankeil/Seuil 4/6
5	Substance secrète	Kathy Reichs/Robert Laffont 6/12
6	Le prisonnier du ciel	Carlos Ruiz Zafón/Robert Laffont 5/5
7	La liste de mes envies	Grégoire Delcourt/Lattès 9/4
8	Le 10 ^e anniversaire	James Patterson Maxine Paetro/Lattès 10/2
9	Une seconde chance	Nicholas Sparks/Michel Lafon 8/8
10	Joyeux Noël	Alexandre Jardin/Grasset 7/3

Essais québécois		
1	Design?	Frédéric Metz/Flammarion Québec 1/10
2	Carré rouge. Le ras-le-bol du Québec en 150 photos	Jacques Nadeau Jacques Parizeau/Fides 2/17
3	Lettres à un jeune politicien	Lucien Bouchard Pierre Cayouette/VLB 5/14
4	Des femmes au printemps	Djemila Benhabib/VLB 3/5
5	L'interculturalisme. Un point de vue québécois	Gérard Bouchard/Boréal 4/6
6	C'était au temps des mammouths laineux	Serge Bouchard/Boréal -/1
7	La mafia Irlandaise de Montréal	D'Arcy O'Connor/La Presse 8/2
8	Le gouvernement invisible	Dominic Champagne/Tête première -/1
9	Santé. L'heure des choix	Claude Castonguay/Boréal -/1
10	De quoi le Québec a-t-il besoin en éducation?	J. Barbe M.-F. Bazzo V. Marissal/Leméac 6/6

Essais étrangers		
1	Le livre du temps	Adam Hart-Davis/Broquet 1/5
2	La fin de la croissance	Jeff Rubin/Hurtubise 2/7
3	La cassure. L'état du monde 2013	Collectif/La Découverte 3/6
4	Les lois fondamentales de la stupidité humaine	Carlo M. Cipolla/PUF 4/18
5	Reflets dans un œil d'homme	Nancy Huston/Actes Sud 5/2
6	Pour des villes à échelle humaine	Jan Gehl/Écosociété -/1
7	Une histoire populaire de l'humanité	Chris Harman/Boréal 7/2
8	Destruction massive. Géopolitique de la faim (Édition revue)	Jean Ziegler/Points -/1
9	La réalité cachée	Brian Greene/Robert Laffont 8/2
10	Le surdiagnostic. Rendre les gens malades par la poursuite...	H. G. Welch L. Schwartz S. Woloshin/PUL 9/3

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LIVRES

Cette Église qui s'efface

La pénurie de foi, de confiance et de crédibilité aura-t-elle raison du catholicisme ?



LOUIS CORNELIER

« On ne s'intéresse plus à l'Église : dans la vie de nombreux jeunes, elle est devenue insignifiante. Mais au Vatican, on le remarque à peine. On s'y vante du nombre toujours plus grand de pèlerins, même si beaucoup d'entre eux sont de simples touristes, et on y considère les jeunes que rencontre le pape comme représentatifs de "la jeunesse", note le grand théologien suisse Hans Küng dans *Peut-on encore sauver l'Église ?* »

L'intellectuelle catholique française Christine Pedotti, dans *Faut-il faire Vatican III ?*, en arrive au même constat. « Oui, écrit-elle, l'Église catholique connaît une crise d'une telle ampleur qu'il paraît douteux à beaucoup que le bateau puisse résister à la tempête. [...] La religion ne fait plus partie des structures de la société. Elle est l'objet d'un choix individuel et personnel, et ce choix ne fait plus recette. »

Ces remarques, qui valent pour tout l'Occident, résonnent avec force au Québec. La chose est tellement vraie que je suis convaincu que, déjà, au début de ce troisième paragraphe, plusieurs d'entre vous sont en train de se demander s'ils vont poursuivre la lecture de cette chronique qui traite d'un sujet qui ne les intéresse pas, même à l'approche de Noël. Naguère encore, pourtant, la place du catholicisme dans *Le Devoir* relevait de l'évidence.

Cette déroute du catholicisme a des causes à la fois externes et internes à l'institution. La modernité, c'est-à-dire, notamment, la naissance de l'individualisme démocratique et le développement de l'esprit scientifique, de même que, plus récemment, l'apparition de la société de consommation et de la culture hédoniste qui l'accompagne ont ébranlé les colonnes du temple. L'Église institutionnelle a souvent mal accueilli cette évolution qui la remettait en question, mais, dans les marges, de brillants théologiens et penseurs catholiques — les personnalistes, par exemple — ont su montrer que cette modernité était moins une menace qu'une chance pour une foi capable de renouer avec son essence, avec son élan initial. On pouvait, moyennant un sain décapage du bloc canonique de croyances ancestrales, être catholique et moderne. Vatican II, dont on fête les 50 ans cette année, soufflait dans cette direction.

Une triple crise

Comment expliquer, alors, le discrédit actuel qui frappe le catholicisme ? Car l'Église d'aujourd'hui, il faudrait être aveugle pour ne pas le voir, est grave-



CLAUDIO PERI / POOL / AGENCE FRANCE-PRESSE

L'Église a découvert qu'elle était contre l'esclavage, contre la peine de mort, contre la torture ou pour la liberté religieuse... après avoir soutenu l'inverse pendant des siècles !

ment en crise. Christine Pedotti parle même d'une triple crise. Premièrement, les chiffres ne mentent pas. En Occident, les enquêtes confirment une pénurie de croyants, de vocations et, de plus en plus, de fonds.

La crise, deuxièmement, concerne la confiance accordée à l'institution. Cette dernière, fermée au progrès de l'esprit démocratique dans le monde, demeure une « organisation fortement hiérarchique », exclusivement masculine sur le plan décisionnel et rigide-ment attachée à une conception autoritaire de la vérité qu'elle situe dans le corps de la doctrine catholique, considérée comme parole d'évangile. Cette institution, qui pré-

qui, pour un catholique, comme l'explique Hans Küng, devrait se définir par rapport « à la fidélité à Jésus-Christ », est plutôt conçue par le pape comme une stricte soumission à la doctrine catholique. Cette dernière, en l'état actuel des choses, refuse le mariage des prêtres, l'ordination des femmes, la contraception, le plein accueil des divorcés remarqués et des homosexuels ? C'est la vérité, décrète Benoît XVI.

Le nécessaire et le contingent

Les catholiques qui souhaitent ouvrir ces dossiers, dans la fidélité évangélique, se font rembarquer sous prétexte que l'Église ne serait pas une démocratie. Pourtant, affirme Hans Küng dans une entrevue au magazine *Le Point*, « l'Église du Nouveau Testament était plus proche d'une démocratie que d'une monarchie ». « C'est un règne », ajoute-t-il dans son livre, *de l'ensemble du peuple saint*.

Oui, mais l'Église, disent d'autres, ne peut pas changer ses lois au gré de l'évolution du monde. Son histoire prouve pourtant le contraire. Elle s'est d'abord opposée au régime démocratique avant d'en reconnaître la légitimité (sauf dans ses rangs). Elle a longtemps soutenu que les enfants morts sans baptême ne pouvaient être sauvés avant de rejeter cette idée cruelle. « C'est en vertu de cette capacité de discerner "le nécessaire et le contingent" que l'Église, explique Pedotti, a découvert qu'elle était contre l'esclavage, contre la peine de mort,

contre la torture ou pour la liberté religieuse... après avoir soutenu l'inverse pendant des siècles ! » L'argument du caractère immuable de la doctrine n'est donc pas recevable pour justifier l'immobilisme et pour refuser un nouvel exercice de discernement du nécessaire (la fidélité à Jésus-Christ) et du contingent (les éléments dépassés de la doctrine).

Pedotti et Küng, avec prudence et sans illusions, persistent à croire à la possibilité d'un nouvel aggiornamento. Pedotti en appelle même à un Vatican III. En cette veille de Noël 2012, je dois avouer que je ne partage pas leur espoir. Je ne doute pas de la pertinence du christianisme comme foi et comme philosophie, mais je ne crois plus que l'Église, comme institution, aura l'audace et l'intelligence nécessaires pour procéder à l'indispensable rénovation qui lui redonnerait sa pertinence.

Jésus, dans cette affaire, n'y est pour rien. Quand l'Église-institution se sera tue ou embourbée définitivement, la parole du Christ et la culture qu'elle a fait naître continueront de valoir.

louisco@sympatico.ca

FAUT-IL FAIRE VATICAN III ?

Christine Pedotti
Tallandier
Paris, 2012, 224 pages

PEUT-ON ENCORE SAUVER L'ÉGLISE ?

Hans Küng
Traduit de l'allemand par Eric Haeussler
Seuil
Paris, 2012, 264 pages

Une façon d'écrire

GILLES ARCHAMBAULT

Il ne me viendrait jamais à l'esprit de reprocher à un écrivain d'être trop succint. L'univers du romanesque est plutôt rempli de ces livres dans lesquels on se passe le sel à table avec une volubilité qui, à part noircir la page de l'auteur, ne sert strictement à rien. De nombreuses et involontaires imitations d'*Anna Karénine* et de *La chartreuse de Parme* paraissent ainsi, qui donnent aux naïfs l'impression d'être devant des œuvres fausement consistantes.

Promenades avec les hommes est un court roman dont l'auteur est connue pour ses nouvelles. Saluée par John Updike, ce qui n'est pas rien, Ann Beattie pénètre d'entrée de jeu dans le vif du sujet. « En 1980, j'ai rencontré à New York un homme qui a promis de changer ma vie, si je le laissais faire. »

Nous apprenons que la narratrice, jeune étudiante, a atteint une certaine notoriété en dénonçant dans un entretien paru dans le *New York Times* le climat de désillusion des gens de sa génération vis-à-vis du monde universitaire. C'est le journaliste écrivain chargé de mettre en forme ses propos qui lui offre ainsi de changer sa vie.

Neil est dans la quarantaine. Elle attaque à peine sa vingtaine. Il ne lui dit pas qu'il est marié. Elle vit dans le Vermont avec un illuminé sympathique, adepte du retour à la terre, qui ne la fascine plus. Ce qui devait arriver arrive. Les deux finissent par vivre ensemble puis par se marier. Il lui offre des conditions matérielles hors norme, engage lui-même un avocat qui rédige un pacte matrimonial plus qu'avantageux sur le plan financier. Jusqu'au jour où, après des heurts prévisibles, Neil signale qu'il disparaîtra de sa vie et demande de le tenir pour mort.

La narratrice continue de vivre avec le souvenir d'un homme plus que directif, avec qui l'union conjugale n'était qu'une manière de parodie de la vie à deux. Même si la narratrice est une fille brillante, même si elle se rebiffe à répétition, elle est fascinée par son Pygmalion, celui qui n'a pourtant de cesse de la façonner à son image, tout en paraissant n'attacher aucun prix au véritable partage amoureux. Elle sait qu'elle fait fausse route, mais ne se décide pas à rompre les amarres.

De ce qui ne pourrait être qu'un remake d'une autre histoire d'échec sentimental, Ann Beattie, grâce à son écriture nerveuse et d'une rare acuité, réussit une *novella* qui se lit

d'une traite. Ce n'est pas parce que Woody Allen est brièvement mentionné au détour d'une phrase qu'on pense à lui. Il y a dans la manière d'Ann Beattie une vivacité qui rappelle certaines réparties du cinéaste au sommet de son art. Pas tellement dans son humour, mais plutôt dans la nervosité de son écriture.

Nouveau désordre amoureux

De New York, maintes fois visité, je ne connaîtrais que ce que peut discerner un touriste fasciné. J'oserais dire que ces *Promenades avec les hommes* sont avant tout des errances dans une ville à la fois déroutante et attachante. Impression d'autant plus étonnante que la plupart des scènes du roman se déroulent entre quatre murs.

Ann Beattie manie les dialogues avec brio. Les répliques sont souvent des exemples d'ellipses langagières. On est dans le saugrenu, l'insolite. Et tout cela paraît sans effort, presque coulant de source. Lorsque, dans les dernières pages du livre, la narratrice est à la recherche d'un endroit où disperser les cendres de son bizarre époux, alors que nous savons que la boîte qu'elle transporte est vide puisque rien ne prouve que Neil est vraiment mort, nous ne nous étonnons même pas, tant la romancière nous a menés en bateau avec un talent hors de l'ordinaire.

Je n'ai encore rien dit du doute amoureux qui est le centre du livre. Quand la narratrice rencontre à deux reprises l'épouse répudiée de Neil, elle revoit les raisons de la fascination qu'exerçait cet homme sur elle et n'est pas tout à fait prête à souscrire à cette version caustique des faits. De Neil, nous ne connaissons que cette image de séducteur qu'il voulait projeter. Des deux femmes dont il a partagé la vie, nous apprendrons bien davantage. Le péril de ces aventures du cœur, la fréquentation des abîmes où tout bascule, voilà le climat dans lequel se déroule cette évocation plus substantielle qu'il n'y paraît d'un désordre amoureux.

Collaborateur
Le Devoir

PROMENADES AVEC LES HOMMES

Ann Beattie
Traduit de l'anglais des États-Unis par Anne Rabinovitch
Christian Bourgois éditeur
Paris, 2012, 109 pages

Un inédit d'Andersen retrouvé

C'est presque un conte de Noël. Un conte sur un conte. Un historien danois a découvert, aux Archives nationales du Danemark, le manuscrit d'un conte inédit de Hans Christian Andersen. Si l'auteur du XIX^e siècle a écrit aussi des récits, des romans, de la poésie et quelques pièces de théâtre, c'est pour ses contes pour enfants qu'il devient incontournable et entre dans l'histoire. *La petite fille aux allumettes*, c'est lui. Comme *La petite sirène*, *Le vilain petit canard*, *Les habits neufs de l'empereur* ou *La princesse au petit pois*, autant

d'immortels parmi les quelque 150 contes qu'il commence à publier dès 1830. Le conte retrouvé, *Bougie de suif*, aurait été écrit entre 1822 et 1826 par un Andersen à peine dans la vingtaine et serait, selon l'heureux historien, le premier commis par l'auteur. Le manuscrit, écrit à la main, à l'encre, sur des pages déjà jaunies, tout court, est un micro-conte qui narre la vie d'une bougie oubliée, malheureuse de ne pas accomplir son destin en brillant de tous ses feux. On peut lire dans son entièreté cette histoire oubliée, en anglais, sur le site du journal danois *Politiken* sur bit.ly/UUsRP.

Le Devoir

L'angoisse de VLB déchiffrée

MICHEL LAPIERRE

Depuis 16 ans, l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu s'est enrichie d'une trentaine de livres, dont *James Joyce* (2006), *Bibi* (2009) et *Antiterre* (2011), jalons capitaux de l'évolution de l'écrivain. Son grand exégète, Jacques Pelletier, se devait de parfaire, dans *L'homme-écriture*, l'interprétation amorcée dans *L'écriture mythologique* (1996), chez le même éditeur. L'œuvre n'est-elle pas de plus en plus la bouleversante fable sans héros d'un Québec impossible ?

La clé de son herméneutique, Pelletier la trouve dans une réflexion que Beaulieu développa, en 1976, sur le manque criant de héros dans *Le ciel de Québec*, de Jacques Ferron, cette belle tentative romanesque de créer une épopée québécoise. L'écrivain jouait que Ferron, hélas !, ne nous faisait « assister qu'à la naissance de l'odyssée et non à l'odyssée elle-même » !

Il expliquait qu'à la différence du héros de *Don Quichotte* de Cervantès, ou de ce-

lui d'*Ulysse* de Joyce, le supposé héros ferronien, Rédempteur Fauché, ne peut avoir de consistance, car « sa mythologie se trouve à être en avant de lui, dans ce qui doit devenir et qui n'est pas encore devenu ». Pour Beaulieu, cette mythologie québécoise risque fort de ne jamais s'épanouir dans un pays réel à cause de l'échec du mouvement indépendantiste, mal qui lui semble de moins en moins réparable.

L'obsession manquante

Pelletier a la finesse d'estimer que Beaulieu, pour réagir à l'impasse de l'imaginaire, hésite entre deux états d'esprit : la désespérance de l'écrivain engagé qui, incapable d'exister dans un « pays équivoque », brûle symboliquement son œuvre, comme à la parution de *La grande tribu* en 2008, ou l'attitude de l'artiste pur qui, nouveau Joyce, change « en victoire littéraire la défaite historique » d'un Québec actuel identifié à l'Irlande non encore indépendante de 1922, date de



PEDRO RUIZ LE DEVOIR
Victor-Lévy Beaulieu

la publication d'*Ulysse*.

À l'instar d'Abel, le double qu'il s'est créé à travers son œuvre, Beaulieu exalte, en particulier entre 2006 et 2011, dans ses grands livres protéiformes, l'« idée fixe », l'« obsession », la « hantise ». Pelletier commente : « C'est pour en avoir manqué que les faux héros politiques d'Irlande et du Québec, les messies ratés qu'auraient été O'Connell et Parnell, Lévesque et Bouchard, n'au-

raient pas atteint leur objectif de libération nationale... »

En fait, l'exégète, trop prudent, aurait dû formuler à l'indicatif plutôt qu'à conditionnel son interprétation perspicace. C'est avec la même acuité, mais avec plus d'aplomb, qu'il voit dans *La grande tribu* la « célébration, touchante et accomplie », de Claude Gauvreau, poète apolitique que Beaulieu, désillusionné par l'évolution nationale du Québec, présente comme le meilleur révolté de notre imaginaire.

En préférant Gauvreau à Papineau, qu'il juge pusillanime, VLB prouve que le Québec, au cœur de son œuvre angoissée, tient plus du rêve esthétique sublime que de la banalité historique. Il serait vain de lui en faire le reproche.

Collaborateur
Le Devoir

VICTOR-LÉVY BEAULIEU

L'HOMME-ÉCRITURE
Jacques Pelletier
Nota bene
Québec, 2012, 410 pages

SOUS LA DIRECTION DE GUILLAUME LAMY

C'EST FAUX!

50 IDÉES

DÉCONSTRUITES PAR DES SPÉCIALISTES

SEPTENTRION, Q.C. CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

Conseil des Arts
du Québec